

Le Monde: 'Ryoji Ikeda à Beaubourg : variations autour d'une même note' by Roxana Azimi, 14th June 2018

Ryoji Ikeda à Beaubourg : variations autour d'une même note

Féru de musique et d'informatique, le Japonais Ryoji Ikeda triture le numérique jusqu'à l'abstraction. Exposées à partir du 15 juin au Centre Pompidou, deux de ses installations invitent à un voyage sensoriel.



Au sol, sous les pas des visiteurs, le « Test Pattern n° 9 » de Ryoji Ikeda, au Musée des Confluences, à Lyon, en mars 2016 JEFF PACHOUD/AFP

Son univers vient des confins des mathématiques et de la physique quantique. Après deux années de résidence au CERN en Suisse, en 2014 et 2015, l'artiste Ryoji Ikeda en maîtrise d'ailleurs le jargon et est intarissable sur le boson de Higgs, la matière noire ou la danse des neutrons. Sentant pourtant le désarroi du journaliste dépassé par les algorithmes, data et autres codes, le Japonais, qui expose à partir du 15 juin au Centre Pompidou, à Paris, se veut pédagogue : « Le son, c'est de la physique, ce n'est pas de la musique. Ce qui rend un son musical, c'est la structure, et la structure, ce n'est pas de la physique, mais des mathématiques. » En vérité, ses installations immersives sont faites pour être expérimentées plus que commentées.

Lunettes fumées, habits noirs, Ryoji Ikeda, 51 ans, est intimidant. Et peu causant de prime abord. « Difficile de vous expliquer mes deux installations du Centre Pompidou avec des mots », lance-t-il, lapidaire. Comment, en effet, exprimer le mélange de vertige et de fascination ressenti, une fois pris dans les rets de ses collisions de particules électroniques ? L'effet « wouah ! », ce Graal que tant de plasticiens contemporains rêvent désespérément d'atteindre, Ryoji Ikeda le suscite, indubitablement.



L'installation « Matrix [5ch version] », 2009. RYUICHI MARUO/RYOJI IKEDA

Enfant de MTV, l'autodidacte n'a été moulé par aucune école. « L'art, ça ne s'apprend pas. Il faut d'abord l'aimer », dit-il. Adolescent pendant les années 1980, son univers, c'est la musique avant toute chose. Ne jouant d'aucun instrument, le jeune Ikeda s'autorise alors toutes les sorties de route, se nourrissant d'influences diverses, du répertoire classique au punk. Pendant cette décennie, le Japon connaît un boom économique sans précédent, et l'esthétique nipponne, avec ses jeux d'ombres et d'asymétries, fait rêver l'Europe et l'Amérique en crise, autant que les usines zéro défaut et le walkman. Ikeda officie comme DJ dans les bars underground. En 1994, il intègre Dumb Type, un collectif multimédia typique de la scène électronique en pleine effervescence, et produit les spectacles du groupe. L'année suivante, il sort son premier album en solo, 1 000 Fragments, et poursuit sa carrière en émigrant, en 2002, à New York. A 36 ans, c'est le début de la reconnaissance.

« C'EST UNE ROCK STAR, LES JEUNES VONT PAR MILLIERS VOIR SES CONCERTS ET SE SHOOTENT AU RYOJI. » OLIVIER RENAUD-CLÉMENT, MARCHAND D'ART

Passé maître ès outils informatiques, il est désormais invité partout dans le monde, de La Villette au Hamburger Bahnhof. « C'est une rock star, les jeunes vont par milliers voir ses concerts et se shootent au Ryoji », glisse Olivier Renaud-Clément, qui avait orchestré son exposition à la galerie Almine Rech, à Paris en décembre 2017. Précis, exigeant, contrôlant les moindres détails, Ikeda étire le son numérique jusqu'à l'abstraction pure. Marcella Lista, commissaire de l'exposition au Centre Pompidou, avance une autre comparaison : « C'est un orfèvre qui découpe et agence des fragments plus qu'il ne compose. »

Dans ses installations audiovisuelles où l'on est invité à déambuler, s'asseoir, s'allonger, voire paresser, tout est néanmoins affaire de composition. Une composition si sophistiquée qu'elle intègre ses propres imperfections, l'accident et le bug. L'artiste convie le spectateur à un vrai voyage sensoriel. Dans sa série la plus célèbre, « Datamatics », déclinée depuis 2006, il métabolise les data, comprimées ou tramées. Les « Test Pattern », entrepris en 2008, réduisent l'information à une succession de codes-barres noir et blanc, formant une mire vertigineuse et hypnotique qui envahit Time Square en 2014, couvrant les emplacements consacrés à la publicité et aux cotations boursières.



L'installation « A [for 100 cars] », en 2017 à Los Angeles.

Au Centre Pompidou, dans l'espace vitré de la galerie Sud, Ikeda propose deux installations, variations autour des différentes fréquences de la note « la ». A chaque fois, Ikeda enivre le spectateur à coups de stimuli visuels ou acoustiques. « La beauté, c'est confortable, c'est à la portée de tous. Le sublime, votre cerveau ne peut le gérer, ça nous dépasse, dit-il. Mon travail est de trouver la juste tonalité entre le sublime et l'inquiétant, le visible et l'invisible. » Attention, l'art d'Ikeda n'a rien de commun avec les spectacles en son et lumière kitsch d'un Jean-Michel Jarre.

Bien que son esthétique soit désormais reconnaissable entre mille, l'artiste fuit la routine. « On me demande souvent de remonter les mêmes pièces, celles par lesquelles j'ai été rapidement identifié, mais j'ai la possibilité de montrer autre chose », dit-il. Chercheur dans l'âme, il multiplie les collaborations, avec le musicien Carsten Nicolai dès la fin des années 1990 ou avec le plasticien Christian Marclay, en 2015, pour l'album *Live at White Cube*. Si Ikeda est aussi radical qu'à ses débuts, c'est qu'il n'a « rien à perdre ». « Les gens cherchent à gravir des marches, à avoir des commandes, à faire carrière. Ils ont peur de perdre leur position. » Lui est plus fou.

« IL EST DIFFICILE DE FAIRE QUELQUE CHOSE DE NEUF DANS UNE INSTITUTION. ALORS JE M'ADAPTE, JE FAIS DE MON MIEUX. »

En 2017, à Los Angeles, il a ainsi orchestré *A [for 100 cars]*, un concert de vingt-cinq minutes de moteurs de voitures modifiées sur le parking en face du Walt Disney Hall. Les véhicules, utilisés comme des amplis, diffusaient des variations autour de la note « la » et le spectateur, par tous les pores de sa peau, absorbait les sons, tantôt secs, tantôt gutturaux. Plutôt que choisir la précision d'un ordinateur, Ikeda avait confié la partition à des amateurs doués pour l'électronique qui, pour la plupart, n'avaient jamais mis les pieds dans un musée. Un projet que peu d'institutions labellisées se risqueraient à produire.



« Cyclo », performance sonore et visuelle, lors du Sonar Festival, Barcelone, en juin 2011.

« Il est difficile de faire quelque chose de neuf dans une institution, regrette Ikeda. Alors je m'adapte, je fais de mon mieux, en espérant tout de même bousculer les cadres. » L'artiste accepte comme un défi les invitations des grands établissements. En septembre 2019, il prévoit de titiller l'Opéra Garnier, avec le projet *At the Hawk's Well*, en collaboration avec son ami et compatriote le photographe Hiroshi Sugimoto. « Les gens dépensent de l'argent pour aller à l'opéra, et finalement ils s'endorment », ironise-t-il. C'est donc un rêve éveillé que promet Ikeda. Pas question pour cette prestation plus proche du ballet que de l'opéra de tomber dans le japonisme, d'intégrer « trop de beauté zen » dans cette histoire qui tient plus de « l'improvisation ». Avec, comme toujours chez Ikeda, ni scénario ni cadre.